

Être en dehors de soi-même.

Métamorphoses, transformations, poïesis

Denis Viennet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2796>

DOI : [10.4000/leportique.2796](https://doi.org/10.4000/leportique.2796)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Denis Viennet, « Être en dehors de soi-même. », *Le Portique* [En ligne], 34 | 2014, document 1, mis en ligne le 05 février 2016, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2796>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Être en dehors de soi-même.

Métamorphoses, transformations, poïesis

Denis Viennet

I.

- 1 L'hypothèse qui guide les présentes lignes est qu'à l'époque où semblent se populariser les mouvements dits de « post » ou de « trans » humanisme, il apparaît crucial de questionner l'actuelle condition « humaine », ses « fondements » (ce qu'elle *est*) d'une part et d'autre part sa « santé » (*comment elle va*).
- 2 Qu'est-ce qu'*être humain* (aujourd'hui) signifie ?
- 3 Il semble en fait que cette question soit rarement prise, ontologiquement, au sérieux, oubliée ou prétendument « dépassée ». La raison peut s'expliquer : elle reste la plus énigmatique, qui persiste malgré et avec les avancées de la connaissance. De cet oubli il s'ensuit ce qu'on appelle couramment une « crise », la plus profonde en réalité : celle des *fondements*.
- 4 Cette « crise » se caractérise par un malaise général, qu'il importe de comprendre et de penser : ce malaise, n'est-il pas un « mal d'être humain », un mal-être généré par les nouveaux impératifs du système techno-économique, qui, dans la vogue du « transhumanisme » (d'un certain transhumanisme ?), semblent faire un tort brutal à l'encontre de l'humain, et de ce qui en l'humain est laissé dans l'ombre, oublié, sans issue : son *infantia*, son *autre*, son *dehors* ?
- 5 Car il semble que sous les « dehors » de l'« évolution » ou du « progrès » (des sociétés, des civilisations, de l'Humanité), on assiste plutôt, en ce moment, à un mouvement global de fermeture, réactionnaire et conservateur, s'accompagnant souvent d'un kitsch assuré, en un sens d'arrière-garde, comme nombre de modes ancrées dans une époque. S'il faut en effet (désormais) s'« adapter » pour survivre, une telle « adaptation », répétée comme mot d'ordre entrepreneurial, celui du « management » contemporain, ne saurait être une loi immuable gouvernant l'ordre du monde. Car se plier aux impératifs de ce « néo-management », cela veut dire se *conformer*, ce qui n'a

rien à voir, à l'heure des sociétés de l'information, avec *se former* et *se transformer*, *se métamorphoser*, *devenir-autre*.

- 6 Si cette « adaptation » est plutôt une conformation au même (aux impératifs de « professionnalisation », de « qualifications », de marche à la « compétitivité », de « changements » dans l'organisation de l'entreprise, etc., selon lesquels chacun devient en fait identique, échangeable et remplaçable), l'espèce humaine et pré-humaine, en tant que forme de vie s'étant déployée sur Terre depuis environ cinq millions d'années, n'est-elle pas fondamentalement sans identité figée, sans « être », plastique et perpétuellement ouverte à de l'altérité, à son *dehors* donc ?

II.

- 7 L'idée de « transformation » est mobilisée au nom des impératifs du système techno-économique, en premier lieu celui d'« autonomie » : « *se transformer soi-même pour progresser et manager avec plaisir* », dit un programme de « formation » d'entreprise ¹. « Développement personnel », « apprendre à mieux se connaître », réaliser des « pratiques de sagesse », « méditation pour donner un second souffle à son management et à ses affaires »..., ce sont les petites recettes pour « se donner les moyens de réussir et d'entreprendre », c'est-à-dire être plus « productif », *a way to become a good manager...* Celles-ci constitueraient la « philosophie » d'un « nouveau management », plus efficace pour répondre aux injonctions de la performativité (ainsi qu'à son culte) et aux exigences du processus de complexification.
- 8 Mais on sait que ces critères de « réussite » (ce que signifie *to manage*) ne sont valables que s'ils sont exploitables pour la maximisation des profits au mépris d'une part de plus en plus large de la population mondiale, laissée à l'abandon, dans la pauvreté et la désolation. Que signifie donc, en effet, à l'aune de ces critères, « réussir sa vie » ?
- 9 Le malaise qui s'ensuit, au sein même du Développement, est le symptôme que c'est l'existence même des individus qui se trouve démunie et en détresse, et que dans cette (pseudo-)réussite quelque chose reste gravement en souffrance. Si bien que le Développement n'est pas seulement un progrès techno-scientifique, il s'accompagne aussi du développement du malêtre, l'effondrement qui affecte l'individu déprimé : vidé de lui-même et sans projet, informe et amorphe.
- 10 Dans *La Société du malaise*, Alain Ehrenberg constate que « ces transformations [psychologiques et sociales] se sont opérées sous l'égide de valeurs rassemblées par le concept d'autonomie » ². La dépression est devenue, au cours de la seconde moitié du xx^e siècle, l'« ombre de l'individu normé par l'autonomie » ³. Passage par conséquent de la névrose classique, « pathologie de la culpabilité », à une nouvelle « pathologie de l'idéal », celle dont la question qui se pose est non plus « *que m'est-il permis de faire ?* » mais « *suis-je capable de le faire ?* » Passage dans le même temps du sentiment de culpabilité lié à la norme de discipline à celui d'« impuissance », de « déficit », d'« insuffisance » ou de « handicap », lié à la norme d'autonomie ⁴. L'individu déprimé se sent en quelque sorte un « infirme » persécuté par l'idéal qu'il se fixe (ou auquel il est fixé). Libéré des normes d'obéissance le voilà prisonnier de nouvelles normes, « néo-libérales », qui enjoignent à « devenir soi-même », l'« entrepreneur de sa propre vie », et finalement « réussir » à tout prix. À l'ère des sociétés post-œdipiennes, sociétés sans repères ni pères, la dépression serait le nouveau jeu de langage par lequel s'exprimeraient les

souffrances narcissiques de l'homme sommé de devenir lui-même, un nouveau *mal de la hauteur*.

III.

- 11 Mais on ne peut prendre la mesure de ce qu'est le dit « néo-management » qu'en perçant la couche superficielle et artificielle des lieux communs entrepreneuriaux pour avancer en profondeur vers un mouvement ancré dans le monde occidental, la civilisation techno-économique désormais hégémonique et globalisée : le dénommé « trans-humanisme ». Au-delà des multiples variantes de ce néologisme surmédiatisé, on peut au moins s'entendre sur l'idée selon laquelle : l'humanité, dans sa forme actuelle, serait transitoire, et serait, dans les prochaines décennies, dépassée vers un « post-humain ». Dans ce même sens convergeraient actuellement les technologies nouvelles (les NBIC : nanotechnologies, biologie, informatique, sciences cognitives...). Le transhumanisme revendique donc la « transcendance » de l'homme vers de nouvelles formes d'intelligence artificielle et « autonome » (au sens où l'imaginait Turing), et en particulier la transformation d'un corps conçu comme « organe-machine », mécanique (le « cerveau-machine », au sens de Minsky). Il façonne l'avenir cybernétique du monde, dont les grandes mutations en cours ne sont que les premiers tout petits balbutiements de notre avenir. On prend conscience que l'humanité n'est peut-être pas une fin en soi, mais le véhicule passager et éphémère des actuelles mutations technologiques : demain se prépare peut-être déjà un « monde sans humains », le monde du *techno-sapiens*, lorsque l'homme actuel aura fusionné avec les forces du silicium et les nanopuces électroniques ⁵. Faisant par là de l'humain, avec son corps actuel, imparfait et défaillant, quelque chose d'obsolète.
- 12 On connaît bien sûr la « légitimité » donnée à ces progrès technologiques fulgurants : mieux soigner, mieux réparer, mieux guérir... Mais on voit bien que cette « logique » ne s'arrête pas là, et ses dérivées apparaissent évidentes, par exemple quant à la souffrance dépressive. Elle pourrait s'énoncer ainsi :
- 13 (1) On est dépressif car on ne se sent pas « à la hauteur » (des exigences demandées par la complexité, « incapable »...).
- 14 (2) Il est donc requis de se modifier soi-même technologiquement (ou chimiquement) pour être à nouveau « à la hauteur ».
- 15 (3) Alors la dépression aura guéri, et l'on pourra poursuivre la course à la performance ⁶.
- 16 Autrement dit, « soigner », toujours à des fins d'optimisation du *process* techno-économique.
- 17 Cette logique se propose de surcroît d'« augmenter » l'homme (ses capacités physiologiques et mentales). Mais à quelles fins ? Création d'une intelligence « supérieure », inhumaine ou surhumaine, amélioration et augmentation illimitées de la puissance, avec la complicité d'un cognitivisme élevé au rang de religion de la connaissance... Jusqu'où ? Pourquoi ? Cette « logique » a-t-elle un sens ? On a tout lieu de penser plutôt que l'humanité est aspirée dans une spirale, mais c'est une spirale sans rencontre, sans anamnèse, sans autre... Qui sait si cette spirale du capitalisme à son stade cognitif, avec l'affairisme effréné qu'il implique, « orienté » par les impératifs

d'un néo-futurisme politique sans états d'âme, ne trouvera pas son terme dans l'anéantissement global et le chaos ?

- 18 « Réussir » serait donc en quelque sorte accomplir une volonté de toute-puissance narcissique, inscrite dans la logique postindustrielle et mass-médiatique, laquelle tâche d'anéantir en même temps le véritable désir que chacun au fond porte en lui depuis l'origine, comme une musique dans le sang : *inventer* et *réinventer* sa vie, sa manière singulière et unique de *penser* et d'*être* (son *éthos*), différente et véritablement *autonome*.

IV.

- 19 Peter Sloterdijk, à partir de son étude sur les « anthropotechniques », exercices mentaux et physiques par lesquels l'homme s'auto-engendre et se modifie constamment, relève un « être-tenu-dehors »⁷ (TDC, 21), une « aspiration vers l'ouvert »⁸ (TDC, 22), caractérisant la vie. Il constate un premier niveau de « transcendance », propre à toutes les espèces vivantes terrestres, entre l'intériorité et l'environnement : toutes ont une sorte de « présience » qui les « prépar[ent] à la rencontre » (TDC, 21) avec un monde extérieur qui peut être dangereux, voire mortel. De telle sorte que « la vie elle-même est un exode qui établit une relation entre l'intérieur et l'environnement » (TDC, 22). Puis seule une espèce semble accéder au second niveau de « transcendance », ce sont les humains. Ce mouvement, qu'on pourrait appeler de « symbolisation », est le passage de l'« environnement » (Umwelt) au « monde » (Welt), par l'« œuvre du langage » (idem). En quelque sorte, par le langage, l'homme élabore son être-au-monde, c'est-à-dire son ek-sistance. Il devient l'animal ex-sistential, jeté en-dehors de lui-même vers ce qui n'est pas, dont le paradigme est la mort. Il est essentiellement ouvert à du non-être (qui pourtant est possible), à de l'autre. Et c'est pourquoi, écrit Sloterdijk, l'homme « est aussi le véhicule des tendances à fuir la maison, avec lesquelles l'homme va vers l'ouvert par la force de ces excédents intérieurs » (idem), ce qui peut désigner, comme on le verra, la force de son inconscient — de son désir.
- 20 Or l'auteur allemand, étudiant le cas de Unthan, élabore une sorte d'« éthique de l'anomalie », ou de l'« anormalité » (une « *normalité pour les anormaux* » ; TDC, 69), de l'« *infirmité* »⁹. Il la désigne encore comme une éthique du « *malgré tout* », qui conjugue la « *tristesse* » (de la dite anormalité) avec l'« *obstination* » (de celui qui *malgré tout* lutte en permanence), et dont le modèle est la « *société des artistes* » (TDC, 71). D'où par conséquent cette assertion : « *L'homme apparaît comme l'animal qui doit avancer parce qu'il est handicapé par quelque chose* » (TDC, 64).
- 21 Mais ce « handicap », c'est celui même qui traverse toute l'humanité : l'humain est une espèce *infirme* par sa condition même, originaire, de prématurité¹⁰. La science contemporaine a nommé cela « néoténie », mais à cette *infirmité ontologique*¹¹ correspond ce que nous appelons (plus loin et ailleurs) *infantia*. Et c'est parce que « *partout où l'homme se présente, son infirmité le précède* » (TDC, 89) que Sloterdijk va jusqu'à écrire « *Seuls les infirmes survivront* ». S'ouvre ici donc quasiment une « politique » (contre l'orthodoxie du traditionalisme) destinée aux humains, par essence inachevés et improgrammés, voire une « éthico-politique » posthumaine¹².
- 22 Or cette dernière, aussi pertinente soit-elle, semble toute entière tournée vers la logique exclusive de la hauteur, de l'élévation, voire de l'élevage. Une sorte de politique

de la performance appliquée à l'animal humain qu'il importe de dresser et d'élever au plus haut. Car le mouvement de transcendance vers l'ouvert est lié, selon Sloterdijk, du point de vue cognitif, à l'élan vers la « nouveauté », définie comme « *explication supérieure* » (TDC, 20). Si bien que se tient là semble-t-il l'implicite d'une *logique de la hauteur*, voire de la supériorité, laquelle est éminemment problématique.

- 23 Il nous semble plus adéquat, pour penser la présente condition humaine, autre chose. Cette « pensée » de la trans-formatio comme formation « humaine », nous l'esquissons dans ces pages. Elle relèverait plutôt d'une pensée du sublime, du « *il y a quand même* », se situant en un lieu sans lieu entre désespoir et persévérance, une *per-sistance*, un art de tenir bon dans le déchaînement du Développement¹³ (c'est-à-dire finalement une *ré-sistance*, laquelle n'a rien à voir avec la « résistance » au sens courant et à la mode, une résistance *ontologique* donc, qui constitue fondamentalement l'animal ex-sistant qu'est l'humain, son devenir¹⁴).

V.

- 24 Qu'entendre donc, exactement, dans l'idée d'une véritable trans-formation, indissociable d'une véritable autonomie, fondamentale, l'*autonomia* : l'*art de penser par soi-même* ?
- 25 Disons simplement : il n'y a pas d'autonomie véritable sans hétéronomie inconsciente. L'autonomie managériale et transhumaniste est en réalité une autocratie, un pouvoir de soi (du moi) sur soi, qui oublie la part étrangère qui l'habite. Mais tout autre est l'*autonomia* : elle se constitue dans un rapport à l'altérité (*heteron*) inconsciente sous la loi (*nomos*) de laquelle elle est. Voilà bien ce que ne veulent pas entendre, a priori, la plupart des mouvements transhumanistes.
- 26 Au départ donc, un *initium*, une initiation, une *rencontre*, qui change la manière de voir et d'être. Cet *initialisation* réside en ce qui a pu être dénommé un « *éveil* », une « *prise de conscience* ». C'est la prise en considération de l'absence d'identité du soi, de son errance et de sa *stultitia*¹⁵ : en découvrant en soi cet état de dispersion au vent des idées reçues inculquées, de *zapping* permanent dans la surmultiplication des tâches, on s'aperçoit en même temps qu'il y a de l'*autre* en soi-même, inconscient, du *désir*, qu'il importe d'entendre et d'écouter. Nous ne sommes « *humain* » que pour autant que réside en chacun de nous une *terra incognita*, qui nous excède de l'intérieur. Cette *infantia*¹⁶ est le lieu du paradoxe d'une chose « *inhumaine* » (non encore « *dressée* » aux codes de la culture et du langage) qui persiste à l'intérieur de soi, c'est le paradoxe du « *dehors* » à l'*intérieur de soi-même*. Tel serait alors l'enjeu de la *thérapeutique* impliquée dans cette *autonomia* transformatrice de soi-même : on ne saurait finalement (apprendre à) penser (et se conduire) par soi-même qu'à la condition de cette écoute attentive, et de cette tâche difficile et exigeante qui consiste à essayer d'accéder à cet excédent intérieur, cette « *infirmité* » originaire, l'*animalité humaine* qu'est le *reste d'enfance* en nous.

VI.

- 27 La métamorphose est une extase. Ce n'est pas un changement linéaire d'état (au sens vulgaire du « *progrès* »). C'est un mouvement en spirale selon lequel on revient chaque

fois à un point correspondant à l'ancien, pour ainsi dire « identique », mais qui s'est éloigné de l'ancien point et du centre, donc en même temps « différent ». C'est le mouvement de réinitialisation permanente, dans lequel chaque choix est confirmé et affirmé une fois nouvelle, et qui implique à chaque fois l'événement d'une nouvelle rencontre. Elle induit le *devenir-autre* de l'anamnèse (plutôt que la recherche de la toute-puissance) : changer en permanence en remodelant son soi à venir à partir d'une lecture à rebours (*ana-*), *critique*, de son « passé » (oublié, inconscient, et « retrouvé » grâce à la mémoire sensible et involontaire). C'est lorsque quelque chose arrive, inattendu, brusquant les habitudes du soi tranquilisé, dans un son, une couleur ou un regard (une sensation), que ça ouvre une faille en moi par laquelle peut s'engouffrer l'air de la métamorphose¹⁷.

- 28 La métamorphose est une disposition à changer de forme¹⁸. Elle est la capacité plastique à trouver une issue, une sorte de souplesse visant à constituer les zones d'autonomie temporaire, où l'on fraye un accès à l'hétéronomie inconsciente du désir pour le réaliser. Donc elle est aussi une *thérapeutique* au malaise. Elle requiert une *ascèse de l'incertitude* : un exercice sur soi-même dont l'enjeu est d'éprouver (de se mettre à l'épreuve) du vide ; en un mot *penser* et *vivre* (dans) le *manque contemporain du sens*. Face à une manière de s'adapter signifiant être le même en mieux (se conformer), s'oppose le devenir-autre de la métamorphose (se transformer en écoutant son autre).
- 29 Cela veut dire, dans la pratique quotidienne : prendre le temps et se donner du temps, créer des « temps morts », échapper, disparaître un temps, « *Enjoy invisibility* », avoir le « *don d'invisibilité* »... Ce qui induit, à l'heure de la connexion permanente (et bientôt intra-organique) : inventer ses espaces-temps hors-connexion, hors-temporalité...
- 30 Il n'y aurait donc pas d'existence (d'ex-sistance) sans métamorphose, et sans « formation transe », mais cette trans-formation est une formation *anamnésique* tournée vers l'autre, inhumain, l'*infantia* à l'intérieur de soi. C'est en quoi consisterait le *dehors* (l'*ex-*) de toute véritable *formation « humaine »*. Telle est la tâche des Humanités aujourd'hui : nous apprendre à cultiver et affiner notre *écoute* à l'égard de cette enfance secrète et oubliée, entreprendre l'anamnèse, ce qui veut dire fondamentalement et en même temps, *résister* et *créer* : *inventer*. Sans cela, pas de véritable « amélioration » de soi possible. On voit donc que cette « formation » est certes tout autre que la « transformation » transhumaniste, mais elle n'est pas non plus « humaniste » au sens strictement classique : cet autre « humanisme » est un *humanisme de l'autre*, tel qu'il prenne pour de bon en considération l'altérité radicale, inconnue à l'intérieur. Si bien que si un « néo-humanisme » (terme sans doute trop pompeux) devait naître, il devrait être un *alter-humanisme*.
- 31 Dès lors, cet hypothétique « alter-humanisme » devrait donc prendre en charge dès le départ le fait que l'humanité est sans « *home* », sans foyer, déracinée par essence, nomade, en errance et en exode. Qu'elle ne peut être qu'en étant *en-dehors* d'elle-même. Que de là (de cette « misère ») seulement elle tient sa véritable « grandeur ». Et par là nous devrions en mesurer les conséquences et en lire l'a-venir. Il sera inouï.
- 32 Or, de cette « prise en charge » (en considération et en respect), qui peut mieux en être finalement le modèle que l'inventeur, l'artiste, le poète ?

VII.

- 33 Par « poète » nous entendons autre chose que l'activité d'écriture au sens courant, mais une manière littéraire d'être, de se « produire » ou de se « faire » soi-même (*poiein*¹⁹), de *devenir*, une *poïesis* qui implique la création permanente dans l'existence, l'*inscription artistique* dans la vie.
- 34 Créer c'est être là où il n'y a (encore) rien. Cela implique un sentiment, lié à la sensation du rien. Ce sentiment est double, contrasté et contradictoire : angoisse (que rien n'arrive) et joie (que quelque chose puisse être). Il a pu être nommé le *sublime*. Celui qui invente est donc nulle part et quelque part à la fois, entre l'angoisse et la joie, dans l'angoisse du rien-encore, du sein duquel seulement peut survenir la joie que peut-être, quand même, il y a là, *hic et nunc*, quelque chose (en train d'arriver).
- 35 Dans *Malicorne*, l'astrophysicien et penseur Hubert Reeves montre que la « *construction mentale* », quoique différente, de la logique et de la poésie, a une source commune : l'inconscient, ce « lieu » des « *instincts primordiaux de la vie animale* »²⁰ (MLC, 73). De sorte que le « dit » trouve son origine dans le « non-dit » (lequel se manifeste dans un affect), le verbal dans le non-verbal, provenant essentiellement de ce « *désir inassouvable, inscrit à la racine des émotions, dans la texture même du corps, au plus profond de l'être humain* » (MLC, 74). Ce désir n'est autre que celui de l'*infantia* : « *désir de retour impossible à la mère, à l'époque fusionnelle où elle et l'enfant ne faisaient qu'un* » (*idem*).
- 36 Mais l'existence en chacun de cette *infantia* nous recommande une conception du corps entièrement différente de celle purement mécaniste et organiste ; il est nécessaire de penser un corps-psyché, affectuel, capable d'éprouver de lui-même des sentiments, dans lequel est ancré le « *magma primordial de la pensée et de la logique* » (MLC, 75). Reeves oppose donc une autre vision du corps, celui que l'on est et non pas que l'on a, de « *cela qui nous fait sentir, souffrir et avoir des angoisses...* » (MLC, 76).
- 37 C'est bien de cette « *angoisse métaphysique* » (MLC, 77) dont relèveraient à la fois logique et poésie, science et art. Or il y a un lien intime entre cette angoisse existentielle et le « jeu » de celui qui invente. Lorsque nous naissons, nous sommes au départ brusquement projetés dans le monde extérieur, livrés démunis, ayant perdu l'unité primordiale, l'enveloppe protectrice, vulnérables, impréparés. De là une sorte de *trauma* initial, paradigme de l'angoisse d'être-au-monde.
- 38 Or, c'est justement par le *jeu* que le petit *infans* humain va apprendre à conjurer cette angoisse. L'enfant est un artiste qui par son jeu élabore l'angoisse, en quelque sorte s'approprie le réel, et c'est dans cette tension (entre réel extérieur angoissant) et soi-même (son intériorité) que « *se manifeste l'inventivité et la créativité de l'être humain* » (MLC, 78). Le « *jeu enfantin d'autrefois* » (Freud) deviendra alors, à l'avenir, le modèle archaïque de l'acte de créer. Et cette créativité est justement ce qui, pour Winnicott, est le « *critère d'une vie réussie* »²¹ (MLC, 79). Ainsi, écrit Reeves, « *dans ce jardin fleurissent, pêle-mêle, les religions, les arts et les sciences* »²² (MLC, 78).
- 39 Mais il convient d'apporter, entre science et art, une nuance, laquelle relève justement de la nuance littéraire : si la science va en effet, pour essayer d'« affronter » la terreur des angoisses infantiles, *expliquer les faits* (de la nature), la poésie a quelque chose « en plus » (autre). La science parvient en effet à un haut degré de performance dans l'échange des informations, réussissant à limiter les expressions pour les rendre communicables rapidement et efficacement, néanmoins elle reste impuissante à

« communiquer » l'incommunicable, « dépourvu[e] de connotation affective ». Elle « ne fait pas rêver... C'est le prix à payer pour obtenir des renseignements utilisables ». Mais la poésie, quant à elle, « en mettant des mots sur la réalité, [...] enrichit notre rapport avec les choses. Elle nous les fait voir autrement. Elle nous les fait voir, simplement. À être nommée, la fleur devient plus belle » (MLC, 80). Telle serait donc la métamorphose essentielle et paradigmatique de la *poïesis*. Et c'est en quoi elle « accroît les capacités d'expression du langage » (MLC, 81) ²³.

40 Or si l'angoisse est l'affect ressenti devant le « rien », le « néant », voilà bien ici le jeu de l'invention artistique : se confronter aux limites du dicible (du représentable), séjourner dans le vide (Lyotard), auprès du « chaos » ou du « néant », qui échappe à l'intelligible, mais que l'on peut sentir et pressentir, deviner et entendre : « se pencher sur le bord de l'abîme « d'impensé », dans les profondeurs duquel, mystérieusement, sont apparues et la rationalité et la poésie » (MLC, 83). La pensée, au sens de la faculté d'inventer ce qui n'est pas encore, n'a jamais été au fond qu'une longue et obstinée recherche du code, de ce qui fait signe, et « notre pensée manque à ce qui lui fait signe » ²⁴. Il n'est donc guère possible d'inventer sans l'angoisse de l'incertitude et du manque, sans la présence de l'absence, qui nous agite, nous fait trembler, nous déconcerte et nous trouble, sans une disponibilité patiente à l'altérité.

41 D'où la nécessité absolue de la pensée contemporaine, qui doit non seulement se soucier de la manière de se conduire (en ce sens, l'*éthique*), mais aussi se tenir à la limite qui (soi-disant) sépare, d'un côté, la logique et la rigueur du raisonnement et, de l'autre côté, la finesse et la sensibilité de la littérature (l'*esthétique*). C'est ainsi que Reeves écrit que « les poètes sont ceux qui gardent les yeux ouverts ». Ehrenberg remarque que la psychanalyse elle-même avait « inventé le langage de « l'expression passionnée » ²⁵. Ce qui veut dire une certaine « passion », ou « passionalité » (un *pâtir*, un *être-passionnel*), qui ne verserait cependant pas dans le pathos de la démesure et du trop-en-faire (la passion au sens courant). Une « passionalité » qui serait tue dans les mots et les idées mais qui leur donnerait en même temps toute leur force secrète et leur éclat, leur musicalité, leur tonalité. Un concept doit aussi sonner juste pour être vrai. L'*autonomia* serait donc la faculté de créer sa propre rationalité, nécessitant la finesse littéraire de l'écoute adressée à son inconscient. Sans la créativité impliquée dans cette autonomie ontologique, pas de véritable singularité, pas de possibilité d'être *chacun en particulier*, non-remplaçable, non-permutable, non-échangeable. Cette créativité est une *poétique de l'existence et de la résistance*.

VIII.

42 Il arrive, dans la vie, qu'un instant de poésie se réalise dans une rencontre. Une rencontre, au sens ontologique du terme, nous jette en-dehors de nous-même, dans l'ex-stase : quelque chose, inconscient, entre deux personnes, entre énigmatiquement en partage, sans « raison » apparente. L'enfance entre en résonance. Elle est, pour Pierre Hadot lisant le *Faust* de Goethe ²⁶, une expérience extra-ordinaire de l'être-là. On sent brusquement brûler en nous la « présence » vive du *maintenant*.

43 C'est le cas de la rencontre entre Faust et Hélène, entre la figure de l'homme moderne et celle de la beauté, antique, de la Nature. Cette rencontre prend forme dans un dialogue, conduit par sa forme poétique. On voit comment la naissance de l'amour d'Hélène pour Faust est rythmée par ce jeu enfantin qui consiste, pour Faust à

commencer un vers, et pour Hélène à le terminer d'une rime. À l'issue de cet échange de paroles rythmé et rimé, s'abandonne Hélène dans un dernier mot : sa « main ». En donnant sa main, le mot se livre par le corps, et vient alors, à la fin du dialogue, l'étreinte silencieuse.

- 44 L'« instant présent » (*Augenblick*) se donne dans une joie, mais c'est une joie extatique et paradoxale (qui n'est pas la joie courante, artificielle et convenue). Car s'« il n'y a de présence, de réalité, d'être-là, que dans l'"instant présent" »²⁷, ce « clin d'œil » (*Augen-blick*) n'est que parce qu'il n'est déjà plus. C'est un événement, infime et fugitif. Éprouver ce sentiment rare (celui de la rencontre amoureuse), c'est à la lettre être *hors du temps*. Sentiment qui n'a donc rien à voir avec la quotidienneté et sa routine : « *L'instant exceptionnel est un instant enivrant, où l'existence s'intensifie, où l'on atteint un sommet, comme dans la rencontre amoureuse que vivent Faust et Hélène. Cet instant d'extase inexprimable donne l'impression que le temps s'est arrêté et que l'on accède à l'éternité* »²⁸.
- 45 Lors de cet instant fortuit, qui échappe à l'entendement, indicible, quelque chose, une *infantia* subrepticement partagée, résiste au passage du temps, nous pro-jette hors de nous-même. Voilà peut-être le cœur de la *poiësis* existentielle : qu'il arrive, maintenant, cet « *instant exceptionnel de bonheur* », dans lequel on se donne « *naïvement* », en enfant, on s'abandonne (à soi et à l'autre), on devient-autre cependant même que cet instant intense fait tout-à-coup sens. Alors, au creux de la rencontre, quelque chose de mon existence apparaît incroyablement, dans « *toute sa signification* » (*idem*).

IX.

- 46 Sans doute la poétesse et écrivaine russe Nina Berberova en savait long sur l'art de se transformer, elle qui peut-être rechercha toute sa vie sa « stylistique de l'existence », elle qui connut la précarité de l'existence, l'exil, la perte du sol natal.
- 47 Son *Regards d'une passante de notre siècle (C'est moi qui souligne)*²⁹ est un témoignage précieux de cette faculté de changement, et en particulier d'un changement initial, celui qui la destina à sa vocation de poète. Elle écrit : « *Durant toute ma vie, je n'ai pas eu à prendre plus de quatre ou cinq fois des résolutions qui engageaient la totalité de mon existence et de ma personnalité. Mais chaque fois que je l'ai fait, j'ai éprouvé un sentiment aigu de ma force, de ma liberté et de mon énergie vitale, une sorte de bonheur indépendant des conséquences heureuses ou fâcheuses de ce choix* » (CMS, 37).
- 48 Or ce « *premier vrai désir* », à l'âge de dix ans, naquit dans ce jeu où elle inscrivait sur une feuille de papier la liste des métiers dont elle choisirait celui que l'adulte qu'elle serait un jour exercerait. « *Après de longues réflexions dans la solitude et le secret le plus complet, je pris enfin ma décision. Aussitôt je fus comme étouffée par un flot de poésie. J'en écrivais sans arrêt, deux ou trois fois par jour, je me les récitais à moi-même, à Dacha, à la Fräulein, à mes parents, à nos amis, à tout venant. [...] J'étais habitée par une idée fixe : je suis poète et je le resterai, mes amis seront aussi des poètes, je veux lire et discuter de poésie* »... (CMS, 38).
- 49 Plus tard, confirmant cette vocation, elle s'est alors « *mise à écrire de la poésie spontanément, submergée pas [ses] émotions comme les premiers romantiques* » (CMS, 62). Sans doute dans la magie de l'écriture se manifestait à elle étrangement les effets thérapeutiques de la *poiësis* : « *la poésie agissait sur moi de manière mystérieuse par le seul jeu des sons et des silences* » (CMS, 65). Touchant à travers la narrativité à l'inexprimable,

elle œuvrait à une modification intime et profonde d'elle-même, et sans doute est-ce elle qui joua au long de sa vie le rôle d'une médication à travers cette nature double et contradictoire du poète (et de chacun de nous) :

Une fois encore je reprends l'image de « la couture » et l'un des thèmes les plus importants de ma vie intérieure, celui de la fusion des contraires. J'ai souvent remarqué chez autrui, en moi-même et à travers mes lectures, que la personnalité humaine était déchirée et comme coupée en deux. [...] Ce dédoublement (« la fissure qui me coupera en deux et me tuera ») [...] contrariait l'aspiration à l'unité intérieure qui pour moi représente la valeur fondamentale de l'individu dans sa relation non point avec ses semblables mais avec lui-même (CMS, 60-61).

- 50 Sans doute le jour qui vint alors à elle fut l'un de ces jours décisifs dans une existence, un événement : « *Puis un jour, tel un brouillard qui se dissipe, j'ai brusquement réalisé que ce qui avait l'air d'être divisé formait en réalité un tout harmonieux à l'image d'un contrepoint* » (CMS, 61). C'est donc à une sorte d'art de la fugue que nous exhorterait l'écriture de Berberova, une poésie (essentiellement en prose, sous forme « narrative »), dans laquelle se disputent, se « controversent », les affects opposés, mélancolie et joie, dépression et exaltation, dans une sorte d'« unité organique bipolaire », d'équilibre sur le fil tendu, de limite, de ligne générale de résistance. En somme le fil de l'existence, se déroulant à travers le jeu risqué et hasardeux des mots, l'écriture. Ce fil frêle et vigoureux de la résistance, comme le dit le Roseau révolté, se tisse grâce à l'écoute du *no man's land* que chacun abrite en soi, à son insu, et que l'on peut cependant entrevoir, un bref instant (un clin d'œil), dans l'expérience du bouleversement, du désœuvrement, du dénuement – de l'exil ou de l'exode.
- 51 Il nous laisse saisi par un sentiment, peut-être le modèle d'un *êthos*, vers lequel tenter de tendre à l'horizon de ce début de millénaire :
- J'en ai retiré un sentiment de paix et de plénitude au milieu d'un monde brisé, défiguré et inquiet... (CMS, 37).
- 52 Pour ne pas sombrer dans la barbarie des temps présents, il apparaît nécessaire de répondre au réflexe de fermeture et de repli identitaire (nationaliste, communautariste, etc.), auquel on assiste à maints endroits dans le monde aujourd'hui, par un geste d'ouverture : si « *l'homme habite en poète sur cette Terre* », c'est bien que la poésie (au sens précis de l'inscription artistique, à travers tous les arts existants et à venir) est un art de vivre. Cet art est un art de l'altérité : qui nous rend disponible, hors de la programmation, à la venue imprévue de l'événement, à la transformation de soi, à la métamorphose – nous sommes dès lors notre *dehors*, en dehors de nous-mêmes, devenant toujours autre, ouverts à de nouvelles possibilités d'ex-sister.
- 53 Nous savons déjà que nous vivons dans des sociétés sans pères, mais l'avenir qui est en train de naître sous nos yeux, n'est-il pas celui des sociétés *sans mère, ex-utero*, c'est-à-dire de l'humanité ex-ilée, sans Terre-mère, précipitant l'exode débuté il y a des millions d'années sur Terre dans l'infini du Cosmos ? Or, ce mouvement *ex-*, n'est-il pas, n'a-t-il pas toujours été celui du créateur, de l'artiste, de l'inventeur ?
- 54 En ce début de XXI^e siècle, l'homme sans guide erre et se recherche, cherche un art d'*ex-sister* : il est *en-dehors de soi-même*, comme dans une sorte de « trip-stase » : le dénuement de l'*infans* à l'intérieur de la machine, connecté dès avant la naissance, où le sang se mêle aux circuits de silicium : dès lors qu'advient-il de son cri, de sa détresse, du cri *infans*, animal et humain à la fois ? Sera-t-il lui aussi traduit par les circuits électroniques, enregistré, « calmé » et canalisé, anesthésié ?

55 Que restera-t-il, demain, de notre « humanité » ?

Bibliographie/webographie

Georges BATAILLE, Lascaux ou la Naissance de l'art, in Œuvres complètes, 1979.

Nina BERBEROVA, C'est moi qui souligne. Regards d'une passante de notre siècle, tr. fr. A. et R. Misslin, Actes Sud, 1989.

Nina BERBEROVA, Le Roseau révolté (1958), in Récits d'exil, vol. 2, tr. fr. L. Jurgenson, Actes Sud/Babel, 2004.

Christophe DEJOURS, L'Évaluation du travail à l'épreuve du réel, Critique des fondements de l'évaluation, 2003.

Alain EHRENBERG, La Société du malaise, Odile Jacob, 2010.

Johann Wolfgang von GOETHE, Faust I et II, Flammarion, 1984.

Roland GORI, Alain Abelhauser, Marie-Jean Sauret, La Folie Évaluation. Le malaise social contemporain mis à nu, Mille et une nuits, 2011.

Roland GORI, Pierre Le Coz, L'Empire des coachs. Une nouvelle forme de contrôle social, Albin Michel, 2006.

Pierre HADOT, N'oublie pas de vivre. Goethe et la tradition des exercices spirituels, Albin Michel, 2008.

Jean-François LYOTARD, Pourquoi philosopher ?, 1962.

W. PLÍNIO et Jr. PRADO, « Sistere (Proust et l'aspect tonal) », in De la résistance, Rue Descartes (Collège international de philosophie / Albin Michel, Paris), 15 (1997).

W. PLÍNIO et Jr. PRADO, Le Principe d'Université, Éditions Lignes, Paris, 2009. [Version abrégée en accès libre : <http://www.editions-lignes.com/LE-PRINCIPE-D-UNIVERSITE,190.html>

W. PLÍNIO et Jr. PRADO, « L'atelier de la philosophie », www.atelier-philosophie.org

Hubert REEVES, Malicorne, Éditions du Seuil, 1990.

SÉNÈQUE, De tranquillitate animi, De la tranquillité de l'âme, GF Flammarion, 2003.

Peter SLOTERDIJK, Du musst dein Leben ändern. Über Anthropotechnik (2009), Tu dois changer ta vie, tr. fr. O. Mannoni, Libella/Maren Sell/Goethe-Institut, 2011.

Denis VIENNET, « De l'urgence de résister aujourd'hui. Glose sur les fondements du Principe d'Université », Le Portique, n° 31 « Traduire Heidegger » et « Refonder l'esthétique », dir. B. Goetz, J.-F. Bert, A. Boubeker, 1^{er} semestre 2013.

Denis VIENNET, Il y a malêtre. Essai sur le temps et la constitution du soi contemporain, Paris, L'Harmattan, 2009.

Philippe BORREL, Un monde sans humain, Arte, 2012. <https://www.youtube.com/watch?v=cteL0h03XVM> Arte, <http://resistance-2031.arte.tv/>

Sur le néo-management, quelques sites sur le Net :

<http://globalperformance.blogspot.com/neo-management/>

<http://executive-education.essec.fr/modules/programme-court/formation/se-transformer-soi-meme-pour-manager-avec-plaisir.html>

<http://business.lesechos.fr/directions-generales/0203619147279-la-meditation-pour-donner-un-second-souffle-a-son-management-et-ses-affaires-101391.php>

<http://www.howtobecome-manager.fr/mots-clefs/se-transformer>

NOTES

1. Voir les références à la fin, page « bibliographie ».
2. Alain EHRENBURG, *La Société du malaise*, Odile Jacob, 2010, p. 12.
3. *Ibid.*, p. 13.
4. A. EHRENBURG, *La Société du malaise*, op. cit. p. 13. Et selon Ehrenberg, le sentiment de culpabilité, qui persiste cependant, surviendrait alors à partir de ce sentiment d'« incapacité ».
5. Cette fusion ou convergence est par exemple ce que Ray Kurzweil nomme « Singularity », dont la « philosophie » a donné naissance dans la Silicone Valley aux États-Unis d'Amérique à la célèbre Singularity University.
6. On peut montrer que c'est spécialement la troisième proposition qui est fautive, car de la modification technologico-chimique il n'est pas certain qu'il s'ensuive que l'on soit « guéri » de la dépression. Les psychotropes (ou les drogues, ou les additifs technologiques), en effet, sont en quelque sorte des éléments « extérieurs » et bien souvent « calment » certes, en surface, apportent une petite dose de « bien-être », mais celle-ci peut masquer le problème qui, s'il n'est pas étudié, « travaillé » vraiment, de l'intérieur, analysé psychiquement, risque de persister voire de s'aggraver. En particulier ici, on ne répond pas à la question : *Pourquoi* (ce sentiment d'incapacité, etc.) ? Une phrase résume très bien cette démarche philosophique et thérapeutique, écrite par l'écrivaine, Nina Berberova : « *On ne trouve le remède qu'en soi-même* »... (Nina BERBEROVA, *C'est moi qui souligne. Regards d'une passante de notre siècle*, tr. fr. A. et R. Misslin, Actes Sud, 1989, p. 181).
7. Peter SLOTERDIJK, *Du musst dein Leben ändern. Über Anthropotechnik* (2009), *Tu dois changer ta vie*, tr. fr. O. Mannoni, Libella/Maren Sell/ Goethe-Institut, 2011. On citera le livre dans le texte par : (TDC, n° de page).
8. C'est-à-dire vers l'altérité. L'allemand dit *ändern*, traduit en français par « changer », mais qui désignerait quelque chose comme « autrer », « devenir-autre ».
9. Carl Hermann Unthan fut, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et première du XX^e, un homme « handicapé », né sans bras, et qui apprit à jouer du violon avec les pieds, devenant un virtuose reconnu par les grands compositeurs de l'époque.
10. « Homo sapiens est constitutivement un infirme de la prématurité, une créature destinée à une immaturité éternelle et qui, compte tenu de cette caractéristique que les biologistes appellent néoténie (la conservation des traits juvéniles et fœtaux), ne peut survivre que dans les incubateurs de la culture » (TDC, 88). Ce qui signifie que, par rapport aux autres espèces animales, l'homme est né trop tôt, prématuré et impréparé, d'où la nécessité pour lui de l'« apprentissage » (du « dressage ») culturel pour assurer sa survie.
11. « Infirme » vient de *firmum*, *firmare*, devenu le français « fermer » (d'où « enfermer » et « renfermer »), qui a d'abord signifié « rendre ferme », puis « fixer » (une porte, un volet), puis « donner à un objet la position contraire à celle qui est exprimée par le verbe ouvrir ». Donc « infirme » signifierait l'« in-fixé », l'« in-fermé », d'où l'« ouvert » (tourné vers le dehors).

12. Voir à ce sujet, Peter SLOTERDIJK, *Règles pour le parc humain, suivi de La domestication de l'Être* (Mille et une nuits, resp. janv. 2000 et sept. 2000), et la polémique qui en a découlé.
13. Ou, pour employer les termes de Sloterdijk, une éthique « transcendantale », « immunologique », qui est une conscience de la « catastrophe globale » (du chaos) à venir (TDC, 634). Mais l'éthique annoncée par Sloterdijk semble omettre l'anamnèse...
14. Sur le lien intime et ontologique de *ex-sister* et *ré-sister* (*ex-sister, c'est ré-sister...*), cf. « *Sistere* », de Plínio Prado, et ma lecture dans *De l'urgence de résister aujourd'hui. Glose sur les fondements du Principe d'Université* (voir la bibliographie).
15. On peut dire que la *stultitia* est en quelque sorte la « maladie de l'âme » originaire (et contemporaine), telle que la diagnostiquait déjà Sénèque dans *De Tranquillitate animi*, une *déformation originaire*.
16. Je rappelle ce que veut dire *infantia* : l'état de celui qui est sans parole (*in-fans*), sans logos, qui a donné « enfant ».
17. Cette « philosophie existentielle », théorique et pratique, est une philosophie de la *variation* : le soi varie en spirale, en apportant à chaque fois de nouvelles nuances (les « différences » dans la « répétition »). Cette pensée éthique et esthétique est en quelque sorte une forme « postmoderne » de l'Éternel retour nietzschéen, selon laquelle chaque nouvel événement est une répétition d'un ancien dans lequel s'affirme un devenir, qui a chassé le négatif. Ce travail qui consiste à se « libérer » du négatif en y accédant, qu'est-il d'autre que l'anamnèse ?
18. *Méta-* est le préfixe grec équivalent du latin *trans-*, qui marque la succession ou le changement. Quant à *morphê* en grec, il est sans doute apparenté à *forma*, en latin. La « succession » en question dans ces lignes est un changement non-linéaire, non-chronologique. Ce qui vient « après » ne signifie pas simplement qu'il est « plus haut », mais qu'il est *tout autre*.
19. On connaît l'ambiguïté du mot, déjà chez Platon, entre « création » (le *Banquet*) et « fabrication », *mimésis* (la *République*). Aujourd'hui il s'agirait de distinguer une *poïesis* artistique d'une « poïese » industrielle (une « techno-poïese »), autrement dit, la poétique ontologique de son asservissement (et son fourvoisement) dans l'industrie mass et multi-médiatique.
20. Hubert REEVES, *Malicorne*, Éditions du Seuil, 1990. Ouvrage cité dans ces pages : (MLC, n° de page).
21. On peut prolonger anthropologiquement cette hypothèse, avec Georges Bataille, selon qui l'apport de l'*homo sapiens* est l'art et non la connaissance. L'*homo sapiens* est en réalité un *homo ludens* (le jeu de l'art arriverait en premier dans l'histoire pré-humaine) qui a précédé et ouvert le monde étroit de l'*homo faber*. L'homme qui crée précède et peut-être détermine l'homme qui fabrique, et l'humanité a sans doute véritablement commencé sur le mur des grottes de Lascaux...
22. Je laisse en suspens pour l'instant le problème de la religion, ce « *délire de masse* » (Freud), sorte de dérive pathologique rattachée à l'*infantia*...
23. Et Reeves de noter que « *sur ces sentiers de l'impensable, la musique va plus loin encore* » (MLC, 82). Mais la force de la poésie, fondamentalement, ne relève-t-elle pas de la musicalité, de la tonalité et de la rythmique ?
24. Jean-François LYOTARD, *Pourquoi philosopher ?* (1962), PUF, 2012, p. 67.
25. A. EHRENBERG, *La Société du malaise*, op. cit., p. 23. Il remarque aussi que la « passion » est devenue aujourd'hui le « *nouveau statut de la souffrance psychique* » (*ibid.*, p. 17).
26. Pierre HADOT, *N'oublie pas de vivre. Goethe et la tradition des exercices spirituels*, Albin Michel, 2008.
27. *Ibid.*, p. 63.
28. *Ibid.*, p. 64.
29. Nina BERBEROVA, *C'est moi qui souligne*, op. cit. Ouvrage cité dans ces pages par : (CMS, n° de page).

RÉSUMÉS

Un prétendu « néo-management » revendique désormais en permanence le changement et la « transformation ». Mais à y regarder de près, on peut constater que cette dite « transformation » est plutôt une conformation en vue d'accroître la performativité générale. On peut faire l'hypothèse que cette logique appartient à celle qui a pris le nom popularisé de « trans-humanisme ». Mais ce néologisme à la mode ne semble guère promettre autre chose qu'une « logique de l'élévation » ou de la « hauteur », hauteur de laquelle s'effondre l'individu déprimé. La dépression est symptomatique d'un tort brutal à l'encontre de l'humain, et de ce qui en l'humain est laissé dans l'ombre, oublié, sans issue : son *infantia*, son *autre*, son *dehors*. Car l'humanité ne peut être qu'en étant en-dehors d'elle-même : elle est sans « home », sans foyer, déracinée par essence, nomade, en errance et en exode. C'est de ce ressort que relève la *poïesis* : faculté plastique à modeler son existence, à devenir-autre, à véritablement se trans-former : à l'écoute de son enfance inconsciente, réinventer, dans l'intensité de son désir, la vie.

AUTEUR

DENIS VIENNET

Denis Viennet est docteur en philosophie et chercheur au Laboratoire d'études et de recherches sur les Logiques Contemporaines de la Philosophie (LLCP) de l'Université de Paris-8, Vincennes à Saint-Denis. Il enseigne au Collège Universitaire Français de Saint-Petersbourg. Après des études à l'Université de Technologie (UTBM), et une pratique de l'ingénierie, il a réalisé une thèse au Département de philosophie de Paris-8 en 2008, intitulée, *Temps, développement, pathologies. Esquisse d'une lecture du soi contemporain* (publiée en 2009 sous le titre *Il y a maître*). Il a également enseigné à l'Université de Lorraine (Metz) ainsi qu'au Lycée. Ses travaux portent sur la condition du soi dans le contexte du développement techno-scientifique et politique contemporain. Ils ont pour horizon : « *L'art, la constitution du soi et le monde aujourd'hui* ».